

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Petits princes.. lu par François Francillon
(hommage à M. le directeur chanoine Monney)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 266-268

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Petits Princes

Nous, les petits, nous ne sommes pas les seuls à aimer les histoires, mais les seuls à oser l'avouer, avec une fierté de Petit Prince : « Dessine-moi un mouton ! raconte-moi une histoire ! » Un Grand m'a même dit (avec permission) qu'un nommé Démosthène, je crois, l'apprit à ses dépens. C'est un fait en tout cas que le Bon Dieu lui-même — et il s'y connaît — n'a pas trouvé de plus divine ruse pour s'expliquer. Aussi ne serez-vous pas trop surpris, cher Monsieur le Directeur, que nous suivions ce soir encore une fois l'exemple de l'Evangile, comme vous nous l'apprenez ; et si ma parabole boîte légèrement, ou louche, dites-vous bien qu'il y a autant de différence entre le filet d'un vieux loup de mer et le royaume des cieux, qu'entre cette histoire et celle de nos sentiments à votre égard.

Il y avait longtemps déjà que les soprani du collège exerçaient une partition difficile, en même temps que la patience de leur maître ; et la générale s'annonçait plutôt houleuse. Et pourtant, à peine avions-nous décroché quelques notes enrouées qu'une voix chaude et

vibrante s'éleva derrière nous. Un œil sur la feuille (car il faut bien suivre) je réussis tout de même à guetter de l'autre, d'où venait la voix dominante. C'était un grand Chanoine — trois fois comme moi — aux tempes grises et lunettes noires, qui tremblait doucement en chantant. « C'est Monsieur le Directeur » me souffla un ancien. Or voici la merveille : au lieu de nous embrouiller, votre chant nous aidait délicieusement à trouver le nôtre : quelle douce sécurité cette basse insinuante mettait dans notre propre jeu !

Et voilà, j'ai fini ma parabole ! Mais je n'ai pas fini de comprendre combien votre présence chaque jour semblablement nous aide à trouver la note juste, et combien peu nous serions avancés d'en faire à notre tête, ou d'avoir peur de votre voix.

Ça me semble aller si loin, que chaque fois que vous nous parlez, même quand vous nous grondez un brin, nous nous sentons encore et toujours à l'unisson. Pour un peu, nous reprendrions votre blâme à la tierce ou à l'octave pour mieux dire notre assentiment... Et je ne ferai qu'évoquer ces nombreuses fois où vous nous accompagnez « bouche fermée » dans quelque chose qui ressemble à une prière, ou dans ces longues veillées qui mettent de la lumière entre les fentes de votre store, à l'heure où les enfants sages depuis longtemps sont couchés.

Il n'est pas du tout sûr d'ailleurs, que de notre côté nous ne fassions rien pour vous. Un Grand m'a dit — toujours avec la permission — qu'il vous avait surpris errant comme une âme en peine au début des vacances passées, le long des corridors trop silencieux. Vous lui avez avoué bien simplement « qu'ils vous manquaient ». « Ils », c'était nous. C'est donc que vous aussi n'êtes pas sans tirer quelque avantage de nos frêles notes pour assurer toute la profondeur de votre partition. Voilà qui me rassure, et m'enhardit à lever la tête vers vos vingt ans de longue patience. C'est que vingt ans, pour nous autres, c'est quand même quelque chose, à un âge qui sait à peine compter jusque là. Et comme nous partageons aussi le gain de cette lointaine expérience, nous vous disons simplement : vingt fois merci.

Et parce que tout ici, comme en France, finit par des chansons, soyez bien sûr, cher Monsieur le Directeur, que nous vous sentons toujours avec une grande joie auprès de nous, car le meilleur moyen de rester dans la note juste, c'est, comme on nous l'a dit au chant, d'écouter toujours la vôtre. Amen.

Lu par François FRANCILLON,
de la Section des Petits.